

Du fait du développement de l'échange et du monde des marchandises, les rapports entre les hommes vont céder la place aux rapports entre les choses. Ce sont les objets qui vont établir les rapports entre humains et plus ils prendront d'importance, plus les hommes seront vidés de leur contenu.

Nos objets dans leurs relations mutuelles sont le seul langage intelligible que nous parlions. Nous ne comprendrions pas un langage humain et il resterait sans effet ; d'une part, il serait connu et ressenti comme une prière, une supplication, donc comme une humiliation, il serait donc parlé avec honte, avec le sentiment de l'avilissement, et de l'autre côté il serait accueilli et rejeté comme une impudence ou une extravagance. Nous sommes réciproquement tellement aliénés à l'être humain que le langage direct de celui-ci nous apparaît comme une offense à la dignité humaine et qu'au contraire, le langage aliéné des valeurs matérielles nous apparaît comme la dignité justifiée qui a confiance en elle et se reconnaît pour telle¹.

Marx définit donc ici très exactement l'origine de l'aliénation. Elle naît directement de l'activité spécifique de l'homme, mais suppose un certain développement de la société pour se réaliser. L'interaction dialectique entre individu et communauté amène l'activité humaine à prendre cette forme. La manifestation objective de l'homme se transforme en un objet qui devient étranger à son producteur et finit par le dominer. Simultanément, l'homme qui voit sa création prendre une existence indépendante et peu à peu hostile s'appauvrit d'autant plus que son produit est plus riche et, devenu étranger à lui-même, finit par être prisonnier du monde des choses qu'il a créé. Elles régissent jusqu'à son comportement social, c'est-à-dire humain.

Le sommet de l'aliénation de soi est atteint avec l'argent. Dans les notes sur James Mill, Marx analyse le rôle de l'argent. Il n'est, par nature, que le moyen terme de l'échange, il n'a pas à l'origine pour mission d'être l'aliénation de la propriété. Mais, du fait même de sa fonction, il devient indépendant.

A travers ce médiateur étranger — alors que l'homme lui-même devrait être le médiateur pour

1. Ibid., p. 545-6.

l'homme — l'homme considère sa volonté, son activité, son rapport à d'autres comme une puissance indépendante de lui et d'eux. Son esclavage atteint donc à son comble. Que cet intermédiaire se transforme en dieu réel est évident, car le médiateur est le pouvoir réel sur ce avec quoi il sert d'intermédiaire¹.

Le rapport est donc inversé. Tout ce que l'homme met de ses qualités personnelles dans le produit devient le fait de l'argent médiateur.

L'homme devient donc d'autant plus pauvre en tant qu'homme, c'est-à-dire séparé de ce médiateur, que ce médiateur devient plus riche².

Et il compare pour terminer le rôle de l'argent avec celui du Christ dans la religion chrétienne.

Ces notes ébauchent donc toute une analyse de l'aliénation et plus particulièrement de sa forme économique. Elle comporte divers degrés, correspondant à un stade déterminé du développement social. Marx a approfondi cette notion qu'il reprend de Feuerbach, mais avec quelle dialectique plus subtile ! Elle n'est plus un simple postulat, mais le fait d'une analyse philosophique rigoureuse. Il va beaucoup plus loin qu'Engels dans sa façon d'appréhender l'économie politique et atteint directement l'essentiel. Il en voit les implications philosophiques profondes, et c'est là son originalité. Nous sommes d'emblée transportés à un niveau où les insuffisances des doctrines antérieures sont criantes. Leur dépassement ne peut être que révolutionnaire.

LES MANUSCRITS DE 1844

ÉCONOMIE POLITIQUE ET PHILOSOPHIE

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE

Les Manuscrits de 1844 ne se présentent pas comme un ouvrage achevé. Tout d'abord, nous ne les possédons pas dans leur intégralité. Un des manuscrits ou du moins sa plus grande partie a disparu. Ensuite, ils se terminent sans conclusion et leur

1. Ibid., p. 531.

2. Ibid. p. 531.

rédaction a été arrêtée pour des raisons, sans doute, extérieures. Enfin, les diverses parties manquent d'homogénéité. Le premier manuscrit n'est, pour la plus grande part, que la synthèse de lectures économiques, tandis qu'à partir du développement sur le travail aliéné, Marx élabore ses propres points de vue pour aboutir à une critique de la philosophie de Hegel. Il s'agit donc plutôt d'un texte de méditation que d'un ouvrage rédigé selon un plan. La préface, que l'on place maintenant en tête du livre, ne se trouve que dans le troisième manuscrit, c'est-à-dire à un moment où Marx semble avoir déjà tiré au clair un certain nombre de problèmes. Ce n'est donc que vers la fin de la rédaction qu'il aurait envisagé d'en faire un ouvrage complet et de le publier¹.

Mais s'ils ne constituent pas un ouvrage achevé, les manuscrits ne sont pas non plus une série de notes sans suite. On a dit, par exemple, que le découpage de l'exposé ne permettait pas de reconstituer une progression exacte². Sans doute, la partie perdue pose-t-elle un point d'interrogation. Mais l'ensemble n'en constitue pas moins un tout, il se développe selon une logique interne qui est celle de la pensée de Marx.

Le point de départ, c'est l'économie politique ; Marx en analyse les notions essentielles et aboutit à ce qui lui paraît le défaut central de cette science : elle n'a pas reconnu l'aliénation dans le travail. C'est à partir de cette première conclusion que s'ordonne la suite de ses considérations. Dans la partie perdue, il reprenait sans doute les catégories de l'économie politique et les analysait à partir du travail aliéné³. Les développements ultérieurs s'ordonnent autour de cette idée de base et notamment autour de l'idée de la suppression de la propriété privée, qui sera le véritable moyen de mettre fin à l'aliénation. Mais cette abolition, toutes les théories communistes s'en réclament. Marx les examine donc d'un point de vue critique. Puis il met en parallèle le régime de la propriété privée et le socialisme et termine par une critique de la philosophie de Hegel dans laquelle il dégage en fin de compte les grandes lignes de sa propre méthode.

Il y a donc dans cette suite de chapitres une logique interne. Cela n'empêche pas certes les retours en arrière, les reprises, les

1. Nous renvoyons sur ce point aux indications données par BRUCHLINSKI dans son article.

2. C'est du moins l'opinion de P. NAVILLE, op. cit. p. 131.

3. C'est du moins la conclusion qu'on peut tirer de la fin du chapitre sur le travail aliéné (cf. p. 68).

développements isolés. Le texte lui-même révèle assez, dans son ordonnance, qu'il s'agit là d'une tentative de Marx pour tirer au clair ses propres idées. Il élabore à cette occasion sa propre méthode, la dégage en la confrontant à celle d'autres penseurs. Et c'est ce qui fait tout l'intérêt des Manuscrits de 1844. Ils ne sont pas l'exposé systématique d'une doctrine, ils sont le bouillonnement d'une pensée qui se cherche et qui est en train de se trouver.

Car la pensée de Marx n'est pas une pensée achevée. Elle est en pleine évolution, elle se dégage à peine des éléments dont elle s'est nourrie. Certes les signes d'originalité ne manquent pas, mais on sent encore toute proche l'influence de Feuerbach et on voit pointer à chaque instant la forte armature hégélienne qui lui sert de support. De ce fait, on a surtout été sensible au vocabulaire philosophique et on a pu dire, par exemple, que les idées de Marx sont déjà très proches de celles de sa maturité, mais qu'elles sont encore enveloppées dans un langage philosophique¹. C'est là une vue un peu rapide. Lorsque Marx aborde l'étude de l'économie politique et sa critique, il est avant tout philosophe, il pense en philosophe. L'originalité de sa pensée, la profondeur de ses vues lui permettent, certes, d'arriver à des conclusions que les études ultérieures ne feront que vérifier ou étoffer. Mais il ne fait pas de doute que c'est la pensée de Marx qui est proprement philosophique, et non son langage seulement.

Cet aspect des Manuscrits a eu pour conséquence qu'on a aussi voulu y voir un ouvrage essentiellement philosophique. Ce serait mutiler le travail de Marx. Ce serait oublier d'abord qu'il se proposait de tirer au clair les notions de la science de la production, c'est-à-dire celle qui étudie l'activité spécifique de l'homme. Ce serait oublier ensuite qu'il aborde les problèmes en communiste, c'est-à-dire avec la volonté de transformer le réel. Certes, son travail aboutit à une critique de la philosophie de Hegel en général et de la Phénoménologie en particulier. Mais on ne peut isoler ce chapitre du reste. S'il en est la conclusion, c'est parce que Marx a procédé à une critique concrète de l'économie politique. Les Manuscrits sont, en fait, un tout complexe, riche, qu'il faut apprécier dans son mouvement et non pas en isolant tel ou tel de ses aspects.

1. C'est notamment le point de vue de PAJITNOV dont les vues sont par ailleurs souvent pénétrantes.

Il y aurait sans doute moins de querelles d'interprétation si les Manuscrits étaient d'une lecture facile. Il est toujours dangereux de vouloir fixer une pensée en pleine fermentation. Aussi, loin d'en faire une étude exhaustive, nous proposons-nous d'en faciliter l'intelligence en mettant quelques points en lumière. Nous essaierons d'abord de situer sur son vrai plan la critique de l'économie politique et d'indiquer quelles conclusions Marx en tire. Nous tenterons ensuite de montrer comment se dégage peu à peu pour lui une conception de l'homme. Nous aborderons en troisième lieu le problème de l'aliénation et dégagerons ensuite les points fondamentaux de la critique de la philosophie de Hegel. Enfin, nous essaierons de définir, avec leur originalité et leurs limites, la place des Manuscrits de 1844 dans la formation de la pensée de Marx.

Mais, avant toute chose, il convient de ne pas oublier qu'ils ne sont pas un ouvrage hors du temps. Lorsque Marx les rédige, il se détermine par rapport à des luttes idéologiques, à des courants de pensée bien précis. Il est lui-même le produit de toute une formation que nous avons essayé de retracer rapidement. Si nous voulons essayer de définir l'effort de Marx, de dégager ce qui naît d'original dans sa pensée, il conviendra de ne pas perdre de vue que tout est régi par une dialectique interne dont les Manuscrits ne sont eux-mêmes que le résultat.

LA CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

On peut poser la question de principe : Pourquoi Marx, philosophe, s'intéresse-t-il à l'économie politique ? Que peut-il compter y trouver ?

Depuis la Critique de la philosophie du droit de Hegel, il est arrivé à la conclusion que c'est la société qui est la clef de l'Etat. Or cette société civile repose elle-même sur un ensemble de rapports sociaux qui sont le résultat de l'activité économique des hommes. S'étant fixé pour tâche de penser la vérité des institutions humaines, et de la penser en fonction des antagonismes qui déchirent la société, il est normal qu'il inclue dans sa réflexion la science de la production. Il veut partir des faits fondamentaux. Quel domaine serait plus révélateur que celui où se reflète la généralisation de cette activité quotidienne qui détermine les rapports entre les hommes ? L'économie politique est la science

de la production, c'est-à-dire de la pratique humaine spécifique. C'est parce que l'homme produit qu'il se différencie de l'animal. Cette production est la manifestation objective de sa nature d'homme. Le monde qu'il a créé est donc nécessairement une expression de lui-même. Or, voilà que ce monde offre l'image des contradictions, de la lutte, du déchirement. L'économie politique va-t-elle révéler au philosophe Marx que la vérité de l'homme est une vérité déchirée ?

L'économie politique est une science récente, elle a atteint sa forme classique avec Adam Smith et Ricardo. Marx note les progrès successifs, l'approfondissement scientifique que révèle son développement¹. Elle est, somme toute, l'activité productive de l'homme devenue consciente d'elle-même, capable de s'élever à ses catégories et à ses lois. Mais que l'homme ne puisse exprimer les lois de sa propre activité productive que lorsque celle-ci a atteint un certain stade est particulièrement remarquable. Il a fallu que la production développe les contradictions qu'elle portait en elle pour révéler sa vraie nature et pour pouvoir être en quelque sorte codifiée. « Le stade de l'économie », dont parle volontiers Marx, est le stade de l'économie capitaliste, c'est-à-dire celui où la propriété privée a atteint ses formes les plus élaborées, celui où les contradictions éclatent avec le plus de virulence et réclament plus impérieusement leur solution.

C'est donc bien le déchirement de l'homme que va révéler à Marx l'économie politique. Mais, d'emblée, il dépasse le point de vue de cette science et il en dénonce les limites. En énonçant les lois de la production capitaliste, elle n'a énoncé que ce qui apparaît à la surface. L'économie politique bourgeoise apparaît à Marx comme une sorte de phénoménologie qui a exprimé non pas une vérité humaine, mais la vérité d'une réalité aliénée. Elle a accepté une situation qui s'est révélée à elle, mais sans en faire la critique. Elle se meut au sein d'un monde régi par la propriété privée sans se demander quelle est l'origine de cette propriété. Science historique par excellence, elle s'est placée en dehors de l'histoire, en prenant comme une réalité éternelle ce qui est un moment de l'évolution historique.

La critique de Marx est, en ce sens, une critique fondamentale qui remet en question les méthodes mêmes de cette science. Il

¹ Il faut noter ici combien son appréciation diffère de celle d'Engels. Alors que, pour celui-ci, le développement de l'économie politique signifiait une hypocrisie croissante, Marx voit avec la succession des systèmes s'accroître son caractère scientifique, la logique de sa démarche (cf. pp. 72-73)

ne dit plus, comme dans ses notes, qu'elle repose sur un fait sans nécessité, mais il lui reproche de n'avoir pas recherché à justifier ses fondements théoriques. Science humaine par définition, elle ne se préoccupe pas de l'homme, mais reflète très exactement à quel point les rapports entre les choses se sont substitués aux rapports entre les hommes. La condition misérable du prolétariat est évidente et pourtant l'économie classique voit dans le travail la source de la richesse. Marx n'entre pas dans le jeu de l'économie politique. Son objectivité de façade ne lui fait pas oublier qu'elle laisse de côté la contradiction fondamentale, la situation de l'ouvrier, et qu'elle entérine l'aliénation de l'homme.

Il est nécessaire d'avoir présent à l'esprit ces positions de Marx pour apprécier correctement cette première critique de l'économie politique. Il ne faut pas se placer du point de vue des résultats qu'il en tirera plus tard quand il analysera scientifiquement les diverses catégories économiques. On s'exposerait alors à ne mettre en valeur que des éléments qui, un jour, se développeront ou, au contraire, à dévoiler les insuffisances de sa critique. Marx accepte encore le langage même de l'économie politique ; il parle de « progrès que le travail humain fait sur le produit naturel » et non de travail ajouté. Les notions fondamentales du marxisme ne sont pas encore dégagées. Ce qui est déjà vrai, c'est que Marx aborde l'économie politique en socialiste, comme l'avait fait Engels, voyant dans la suppression de la propriété privée la condition même de la libération humaine. En ce sens, sa démarche n'est plus strictement philosophique au sens classique du terme. Mais elle n'est pas non plus morale comme celle d'Engels dans l'Esquisse et celle des socialistes en général. C'est ce qui fait son originalité. Il ne juge pas la réalité capitaliste au nom d'une conception idéale de l'homme. Nous verrons qu'elle se dégagera pour lui de l'histoire. Il applique seulement aux faits de l'économie politique un mode de raisonnement absolument rigoureux qui lui permet de mettre à nu l'insuffisance de son principe.

PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET TRAVAIL

L'économie lui apportait donc la confirmation que l'état de la société qu'il a sous les yeux n'est pas arbitraire, qu'il n'y a pas lieu de s'en indigner, comme d'une anomalie immorale, mais qu'il est le résultat d'un développement nécessaire et par

lequel l'humanité devait passer. La séparation du travail et du capital, celle du capital et de la propriété foncière, tout cela est impliqué dès l'instant qu'existe la propriété privée ; et elle est le point auquel a abouti l'activité proprement productive de l'homme, sa nature sociale.

Lorsque Marx aborde l'économie politique, la propriété privée a développé les contradictions qu'elle portait en elle. Ce « stade de l'économie » est précisément celui qui révèle le mieux sa nature profonde et sa nécessité. Elle est une phase du développement de l'humanité, phase qu'impliquait déjà l'activité propre de l'homme, qui a contribué à son enrichissement et au cours duquel se sont créées les conditions de son propre dépassement. Marx a le grand mérite d'avoir vu dans les diverses formes de la propriété privée des formes historiques. La propriété foncière est un moment de l'évolution ; elle devait faire place à la propriété capitaliste et l'humanité tendra de plus en plus à être dominée par l'opposition de deux classes : les capitalistes et les ouvriers.

Les économistes ont accepté la propriété privée comme un fait, Marx explore les conditions de sa naissance. Il ne s'agit pas là encore d'une étude historique, mais d'une démarche philosophique caractéristique. Phénomène humain, la propriété privée a son origine en l'homme. Liée au développement de son activité, elle devient à un certain stade la négation de l'activité humaine, donc un non-sens. Sa propre négation devient une nécessité historique, car l'histoire ne peut déboucher sur une absurdité. Elle doit logiquement faire place au socialisme.

L'économie politique dit que le travail est la source de la richesse. Marx n'accepte pas cette idée sous cette forme. Le travail gagne-pain est une mutilation de ce concept, l'aspect aliéné qu'il revêt à l'époque du capitalisme. Par essence, le travail est une activité spécifique de l'homme ; il est manifestation de sa personnalité et jouissance de la vie. L'objet produit exprime l'individualité de l'homme, il est son prolongement objectif et tangible.

Le travail est issu d'un besoin humain et, à l'origine, avant que n'existe l'échange, la production couvrait exactement le besoin. Nous avons dit déjà que, pour Marx, c'est l'échange qui introduit le changement qualitatif. Citons encore ce passage des notes sur James Mill :

Le travail (de l'homme) était certes son moyen de subsistance direct, mais en même temps il était